

La spécificité du Christianisme

Deutéronome 4 :5-9, 29-39

Le sujet par lequel nous achevons notre série d'études sur l'apologétique est celui de la spécificité du christianisme et de son caractère unique. Certains contestent cette spécificité, considérant la foi chrétienne comme un amalgame parmi d'autres d'éléments contenus dans toutes les autres religions. Il n'y aurait rien d'authentiquement singulier, rien d'absolument original dans ce qui constitue notre foi. Dans cette optique, une décision exclusive en sa faveur ne paraît pas appropriée. Si le christianisme est comme les grands autres cultes, un assemblage de choses que l'on trouve à peu près partout à des degrés divers, il ne semble pas que l'on puisse faire de différence quant à l'adhésion, que l'on puisse réclamer pour lui une totalité d'engagement correspondant à l'appel à la conversion évangélique. Un sage indien, représentant de sa tradition, a dit avec une certaine condescendance : « Les chrétiens sont des gens ordinaires aux prétentions extraordinaires. » En un sens, il a tout à fait raison. J'ai entendu cette citation reprise par des prédicateurs chrétiens, qui mettaient en valeur qu'en effet, nous sommes des gens tout à fait ordinaires : ce n'est pas nous qui aurions quoi que ce soit d'extraordinaire qui nous permettrait de nous vanter ou de nous considérer comme supérieurs aux adeptes d'autres religions. Mais le sage indien visait, derrière les chrétiens, le christianisme. C'est du christianisme qu'il disait qu'il est « ordinaire », avec une prétention extraordinaire. Il exprimait, au fond, l'objection que nous considérons aujourd'hui, affirmant qu'il n'y a rien de si spécifique dans la foi chrétienne au milieu des autres religions : pourquoi, alors, émettre à son propos des prétentions extraordinaires ?

L'une des méthodes de l'étude du christianisme qui prévaut dans les milieux académiques et dans les produits de consommation courante qui traitent d'histoire des religions est la méthode comparative. Elle adopte comme présupposé que le judéo-christianisme n'est pas grand-chose d'autre qu'un amalgame d'apports que l'on peut essayer de distinguer les uns des autres en remontant jusqu'à leur source. Cette méthode « d'histoire comparative des religions » est fortement établie dans la tradition qui se dit scientifique d'étude du Nouveau Testament et du christianisme primitif en particulier. Dans un ensemble aussi prestigieux que l'Encyclopédia Universalis, et dans nombre d'ouvrages de vulgarisation, on trouve cette présentation des choses, comme allant de soi. La foi en la résurrection existe dans le christianisme, mais elle vient de Perse ; celle d'un rédempteur qui vient du ciel est une idée gnostique, associée par l'apôtre Paul à des éléments du judaïsme palestinien ; quant aux sacrements, ils sont un emprunt aux religions à mystères de grecs... Ce genre de propos est couramment admis. Une grande partie de l'énergie des spécialistes bibliques de la tradition libérale critique ou universitaire non croyante se dépense à chercher où tel auteur biblique a pris ce qu'il nous dit. Il a forcément dû prendre ce qu'il affirme dans une tradition religieuse déjà existante à son époque. L'objection que nous considérons peut donc s'appuyer sur le verdict de savants reconnus.

Je ferai d'abord quelques remarques de principe et de méthode concernant la recherche de la singularité. Je parlerai ensuite des principaux traits originaux de la foi chrétienne, ce qui liera la gerbe des études que nous avons faites sur la défense de la foi chrétienne.

1. Remarques de principe et de méthode

En guise de remarque préliminaire, je voudrais mettre en garde contre une réaction qui foncerait tête baissée vers le discours opposé. Il nous faut savoir discerner le piège.

11. Totalement dissemblable ?

On a l'air de nous dire que, pour que le christianisme ait le droit de réclamer une adhésion entière, et exclusive, il faut qu'il soit spectaculairement original. Il faudrait que, d'emblée, quand on le considère, on le voie tout différent de tout le reste. Est-ce là, vraiment, un présupposé qui va de soi ? Nous avons, en première remarque, à le remettre en cause. Il n'est pas nécessaire que le christianisme soit spectaculairement original et unique pour qu'il soit, seul, vérité et ainsi seul digne de notre foi avec toute la force que ce mot a dans la Bible. Il nous faut, en effet, nous rappeler que le faux imite le vrai. Il n'y a rien de plus semblable à l'authentique que le « toc », qui s'efforce précisément de le singer. Lorsqu'il y a un faux, en matière d'art par exemple, bien des gens se laissent bernier, car il a été réalisé avec habileté pour qu'on ne voie pas la différence. L'œil exercé sait discerner. Mais l'opposition fondamentale du vrai et du faux n'est pas forcément apparente au premier regard. Il se pourrait donc que le christianisme ressemble beaucoup aux autres religions, à telle en particulier ou à leur ensemble, et qu'il y ait pourtant tout l'abîme qualitatif qui sépare la vérité unique de mensonges habiles. Ne nous laissons donc pas piéger. Il y a des ressemblances, mais elles ne veulent pas dire que nous devons nous sentir embarrassés, ou qu'il faille vouloir les escamoter. Ne nous laissons pas désorienter par les termes dans lesquels l'objection est formulée.

En fait, il existe toute une apologétique qui peut se développer dans le sens de la ressemblance. Elle n'est pas dépourvue de fondements bibliques. Elle présente le christianisme comme le couronnement, l'accomplissement des aspirations humaines : avec lui, enfin, le tâtonnement des différentes religions aboutit ! Dans cette perspective, il est normal qu'il y ait des ressemblances. Dans toutes les religions, on peut voir des ébauches, ou des nostalgies – si l'on pense que l'état premier était un état de vérité – que le christianisme reprend et fait parvenir au plein resplendissement de la vérité. Cette apologétique a été développée, dans l'Antiquité, par l'Ecole d'Alexandrie, avec Clément d'Alexandrie et Origène. Dans le catholicisme, elle a toujours eu une place de choix. Le catholicisme, en général, préfère ce type d'apologétique qui met l'accent sur le couronnement, l'épanouissement, et l'aboutissement par rapport à toute la quête humaine. Cette approche n'est pas étrangère à la pensée biblique. Le chapitre 4 du Deutéronome développe cette pensée que les nations païennes diront, en prenant connaissance de la Loi que Dieu donne à Israël : « Cette nation est un peuple absolument sage et intelligent ! » (Dt 4 :6) C'est un témoignage de païens que l'on peut attendre parce qu'ils sauront quand même reconnaître dans cette loi une sorte de perfection par rapport à leurs attentes et leurs besoins. Le rapport est positif ! En Actes 17, l'apôtre Paul mise sur ce même type de relation : il emploie l'image du tâtonnement pour parler des religions humaines, qui avaient conduit les Athéniens à ériger un autel à un Dieu inconnu : Dieu a voulu que les hommes, dont il a réglé les temps et les lieux, le cherchent comme en tâtonnant, bien qu'il ne soit pas loin de chacun de nous. L'apôtre cite, à propos de cette proximité, des paroles de poètes et de philosophes du stoïcisme grec : « En lui, nous avons la vie, le mouvement et l'être. » Et aussi : « De lui, nous sommes la race » - une expression du privilège de l'humanité par rapport à la divinité. Paul présente le message chrétien comme l'accomplissement de cette recherche : « Ce que vous vénerez sans le connaître, je vous l'annonce ! » (Ac 17 :23) Il n'y a donc pas à être embarrassé s'il y a des ressemblances entre le christianisme et des choses que l'on trouve ailleurs.

12. L'affirmation biblique de la différence

Cependant, la Bible elle-même semble plus souvent opposer la foi biblique et la religion des nations. C'est vrai, déjà, quant à l'apparence, « phénoménologiquement ». La Bible, plus souvent nous suggère que, d'emblée, on peut percevoir une différence majeure. Dans le chapitre de Deutéronome 4, Moïse souligne qu'aucune autre nation n'a un dieu qui a fait pour elle ce que Dieu a fait pour Israël, intervenant de manière aussi grandiose, aussi efficace, en se rendant si proche. C'est très frappant. « Quelle est, en effet, la nation qui ait des dieux aussi proches que l'Éternel notre Dieu l'est de nous lorsque nous l'invoquons ? » (Dt 4 :7) Il est aussi un Dieu qui s'est fait

connaître par sa Parole, en plus de ses actes. Sans parole, il reviendrait aux hommes d'interpréter les actes de Dieu comme ils le pourraient. C'est ainsi que Moïse souligne le caractère singulier, unique, de la révélation et de l'intervention de Dieu. Dans le Nouveau Testament, on retrouve à plusieurs reprises la même affirmation. Le passage le plus clair se trouve en 1 Corinthiens 2, où Paul affirme que ces choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment ne sont pas montées au cœur de l'homme : l'œil ne les a pas vues, l'oreille ne les a pas entendues (2 :9). Toute la sagesse du monde est passée à côté du « mystère » de Dieu, du secret de son plan accompli en Jésus-Christ : elle était incapable de l'appréhender. Ce mystère est révélé par l'Esprit à ceux qui aiment Dieu et qui reçoivent le fruit de l'œuvre de Jésus-Christ (2 :10). Incontestablement, dans ces passages, c'est le contraste, déjà au plan des apparences, qui est mis en valeur.

13. Les motifs de la différence

Pourquoi l'apologétique de l'accomplissement, pratiquée par l'École d'Alexandrie, n'est-elle pas dominante dans l'Écriture ? La première raison est la gravité du péché. Les religions expriment bien les tâtonnements humains et les aspirations des hommes qui ont été faits pour connaître Dieu comme la destination de leur humanité ; mais si les hommes sont aussi loin de ce qu'ils cherchent, c'est à cause du péché. Ils tâtonnent, ils cherchent, mais en même temps ils ne cherchent pas loyalement au fond d'eux-mêmes. Ils sont inconscients de ce refus, simultanément avec leur recherche, du vrai Dieu qui se laisse pourtant discerner dans ses œuvres. Du coup, ils déforment, ils reportent leur besoin de Dieu sur la créature, ils se fabriquent des idoles. On peut y reconnaître quelques aspects du besoin humain véritable, mais c'est tellement déformé que, finalement, ces religions humaines sont très différentes de ce qui apparaît dans la Bible. Cette gravité du péché est sous-estimée par les tenants d'une apologétique de l'accomplissement. C'est d'ailleurs un vieux thème de polémique entre le catholicisme et les héritiers de la réforme : le catholicisme tend à considérer le péché comme une maladie, certes, mais pas mortelle (même si l'expression « péché mortel » est employée) : cette maladie affaiblit la nature, la rend moins apte, mais il reste quelque chose du côté des hommes. Cette sous-estimation du péché fait que les religions ne sont pas dénoncées comme les aberrations qu'elles sont effectivement devenues par la faute du péché.

La deuxième raison à faire valoir est que le péché est subtil, capable d'habileté, mais jusqu'à un certain point seulement. On pourrait penser que le péché est extrêmement grave, mais qu'il est tellement habile que cela ne se voit pas et qu'il réussit à faire des caricatures extrêmement ressemblantes de la vérité. Certains voient le diable comme un faussaire suprêmement habile et intelligent. C'est vrai, mais seulement jusqu'à un certain point. Et c'est pourquoi, dans le champ des religions, malgré tout, on voit la différence. Il n'a pas été capable de faire quelque chose de suprêmement ressemblant. Il ne nous faut pas faire de Satan une sorte de « Dieu du mal » : il n'a pas de ressources illimitées d'intelligence. Jonathan Edwards, grand prédicateur du réveil au 18^e Siècle, et philosophe également, a affirmé que le diable est le « plus grand imbécile du monde ». C'est vrai en un sens : c'est une pure déraison que de s'élever contre le Créateur, de s'imaginer pouvoir finalement le tenir en échec ! En un sens, avec son intelligence suprême d'ange de lumière, il est bête aussi ! Il a aussi de la haine pour tout ce qui rappelle l'image de Dieu chez les hommes, lorsqu'il les utilise comme instruments. Il les avilit donc, tout en dévoyant leur pouvoir de création. Cela implique que, lorsque les hommes sont les instruments de ce faussaire qu'est le diable, ils ne sont pas totalement habiles, ils perdent quelque chose de l'agilité, de la finesse, de la capacité à faire « beau » qui est le bien créationnel de l'humanité. Voilà pourquoi les imitations ne sont pas suprêmement ressemblantes. Il faut cependant ajouter une note : nous allons vers l'imitation suprêmement ressemblante. En profitant de l'apport du christianisme dans l'Histoire, le diable va réussir, en s'appuyant sur cet apport, à susciter une « singerie » plus séduisante que toutes les autres : l'Antichrist. L'Antichrist est l'effort désespéré du diable pour riposter à Dieu en l'imitant, et en se servant des énergies mêmes que le christianisme a libérées dans l'histoire de l'humanité. Mais c'est là, précisément, le paroxysme et le dernier moment : le Seigneur Jésus interviendra pour faire lui-même directement échec à l'Impie, et le détruire par l'éclat de son avènement (2 Th 2 :8). En attendant, dans la grande épreuve qui précédera ce moment final, il fera en sorte que l'Antichrist ne séduise pas ses élus. Cet Antichrist sera capable de produire des

ressemblances tellement bien faites que l'évangile le dit « capable de séduire, s'il était possible, même les élus de Dieu. » (Mt 24 :24) Mais ce n'est pas possible, parce que le Seigneur les garde. Cette imitation, nous avons à la redouter, et à nous armer de vigilance et de discernement pour n'être pas séduits.

En ce qui concerne le champ des religions, par rapport à l'objection qui nous est adressée, reconnaissons qu'il subsiste des différences, dès le stade des apparences, et sur lesquelles nous avons le droit de nous appuyer.

14. L'articulation des traits communs et des différences

Continuons à affiner notre réflexion sur les traits communs et les différences. Il y a des traits communs, n'ayons pas peur de les reconnaître. Mais il y a aussi des différences. Comment comprendre qu'il y ait les deux à la fois ? Y a-t-il un moyen d'articuler les choses de façon un peu plus précise ? Une remarque peut aider à le faire. Grosso modo, on peut dire que nous avons des traits communs du côté de la « langue » et des traits différenciateurs du côté de la « parole ». La distinction entre « langue » et « parole » est fondamentale dans la linguistique moderne. La langue est un système d'instruments, plus qu'un instrument au sens ordinaire, elle est un organe dont on peut se servir. La parole, quant à elle, est l'usage qu'on fait de la langue pour dire quelque chose de particulier. La langue française existe, et elle permet des discours, des paroles, qui disent « ceci » ou « cela ». On ne prend pas toujours conscience de l'importance de cette distinction. Mais elle nous aide beaucoup. La Bible est écrite dans une langue, commune. Mais elle nous adresse une Parole, unique. L'opposition entre la vérité et le mensonge ne réside pas dans la langue : ils sont deux usages de la langue. L'opposition est dans la parole, qui se sert de la langue.

De manière très générale, à titre d'illustration plus que d'explication, on peut dire que les ressemblances entre le christianisme et les autres religions sont des ressemblances quant à la langue, quant aux éléments que l'on utilise : les mots que l'on met en circulation, les concepts qui leur correspondent. Mais c'est pour dire quoi ? Quand on cherche cela, on s'aperçoit que c'est pour dire des choses opposées. Ce qui est du ressort de la langue est commun : on pense en particulier au jeu des symboles, car les mots sont des symboles. Dans toutes les religions, on découvre un riche déploiement de symboles, car le symbole n'est pas simplement linguistique, il est aussi esthétique, rituel. Les religions sont considérées par bien des anthropologues comme des systèmes symboliques. Les symboles utilisés sont du ressort de la langue : la Bible peut bien avoir les mêmes que ceux que l'on trouve ailleurs. Là où vont apparaître les différences, c'est dans l'usage qui en est fait, dans la « parole » qui est dite par ce moyen. Voici une suggestion qui peut nous aider. Elle se prolonge aussi du côté de l'appréhension du monde. Une langue est un système de symboles, qui permet de mettre en place les réalités ; après quoi, on pourra dire quelque chose à leur propos. Une langue correspond au classement que l'on fait de la réalité. Celle-ci a des couleurs, on les classe, on a des mots de classement, ce qui permet de les voir distinctes grâce à cette répartition symbolique. Il y a donc une association entre la langue et une première appréhension de la réalité du monde dans son ordonnance. C'est aussi ce que cherchent les sages, en première démarche. Ils tentent de s'assurer de l'ordonnance du monde et de la façon dont se disposent les réalités de la vie humaine. Il me semble qu'on est ici près du pôle « langue », même s'il y a déjà un élément de « parole ». Or, c'est justement dans les écrits de sagesse, dans la Bible, que se trouvent des emprunts à des traditions païennes. C'est là que l'on découvre les points de contact. Mais ce qui est unique, est tout ce qui concerne le salut : c'est là que l'opposition est maximale. On pourrait, sur une échelle, selon les sujets, aller d'un pôle où les différences sont minimales à un pôle où les différences sont maximales. Elles sont minimales lorsqu'il s'agit de la sagesse, de la reconnaissance d'un certain ordre du monde, et d'un certain ordre de la conduite dans le monde pour y vivre sans trop se faire de mal. Mais la différence est maximale lorsqu'il s'agit du salut car il s'agit là de choses qui ne sont pas montées au cœur de l'homme. Ce mystère de l'intervention de Dieu, d'un Dieu libre, les hommes n'ont pas pu le concocter. Ils ont concocter d'autres choses, profondément perverses, à la place.

15. Remarques complémentaires

Quelques brèves remarques compléteront la réflexion.

1. Des éléments qui se ressemblent peuvent avoir des sens très différents, selon les ensembles où on les trouve. Il ne faut pas simplement relever que la même chose est dite, ou que le même mot est employé : il faut insérer ce que l'on considère par rapport à l'ensemble. Dans la comparaison entre le christianisme et les autres religions, c'est souvent par faute de méthode à cet endroit que l'on se trompe. On ne voit pas qu'un élément qui est repris change de sens, dans son contexte biblique.

2. L'Ancien Testament n'est pas la révélation achevée. D'après l'enseignement biblique lui-même, Dieu a fait des compromis provisoires avec la religion ordinaire des hommes. L'apôtre Paul dit du paganisme qu'il est un asservissement aux « éléments du monde ». Il s'indigne, parlant aux païens tentés de « judaïser », qu'ils reviennent sous l'esclavage des « rudiments du monde ». Il dit cela du judaïsme ! Pour un chrétien, revenir à la Loi de Moïse, c'est retomber sous l'esclavage des « rudiments du monde » (Ga 4 :1-11). Que signifie ce langage ? Que Dieu, pour préparer la venue de Jésus-Christ, a effectivement accepté des « compromis ». On le voit bien lorsqu'on compare les classes de sacrifices dans le Lévitique avec les listes cananéennes de Ras Shamra (Ugarit). Dieu a repris des éléments, parce qu'il prenait un peuple tel qu'il était, du paganisme, pour le préparer à la venue de Jésus-Christ. Il ne faut donc pas tirer, trop rapidement, des conclusions à partir de l'Ancien Testament, comme s'il était un aboutissement. Il faut s'en rappeler. Cela ne veut pas dire que l'Ancien Testament n'est pas entièrement Parole de Dieu : mais il exprime une pédagogie divine où Dieu reprend des éléments du paganisme, à titre provisoire, pour en faire des images qui annonçaient la venue de Jésus-Christ.

3. Le discours scientifique ordinaire, sur lequel s'appuient les objecteurs, est gauchi idéologiquement, et à ce titre n'est pas scientifiquement sérieux. Les spécialistes sont hautement titrés, c'est certain. Mais des critiques – pas forcément évangéliques – ont fait la démonstration qu'il existe des présupposés entièrement gratuits, qui ne sont pas scientifiquement fondés eux-mêmes, dans bien des choses dites couramment. Nous ne devons pas nous laisser piéger par cela. Une illustration très brève en a été donnée dans un cursus d'études supérieures de psychologie. On a conseillé aux étudiants un livre, particulièrement pervers, qui prend des extraits de textes de l'Ancien Testament, et les combine avec des éléments de folklore juif, beaucoup plus tardifs, inclus dans le Talmud après l'ère chrétienne. Le mélange donne l'impression que le texte de l'Ancien Testament est un ensemble de légendes et de mythologies. Voilà une utilisation du texte biblique, selon les principes de l'histoire comparée des religions, mais qui est foncièrement malhonnête ! Les textes inclus dans la comparaison sont postérieurs d'au moins six cents ans ! Les mélanger ainsi, c'est induire une lecture qui ne peut pas être scientifiquement soutenue.

4. Ne confondons pas le christianisme biblique, dont nous voulons être témoins, avec le christianisme de dix-neuf siècles d'histoire après le temps des apôtres. On peut concéder qu'il y a eu une paganisation du christianisme historique majoritaire, dans le temps des pères de l'Eglise. Ce christianisme ressemble par certains traits aux religions païennes. Mais ce n'est pas lui que nous défendons. Nous défendons un christianisme réformé selon la Parole de Dieu. Certains ont reconnu la différence. Les livres de Mircea Eliade soulignent le contraste entre le christianisme historique et le christianisme biblique. Mais nous savons de quel côté nous voulons nous trouver, par la grâce de Dieu.

2. Les principales singularités de la foi chrétienne

1. La première singularité de la foi chrétienne, qui frappe d'emblée, est l'historicité. Nulle part ailleurs, on ne trouve dans les religions un salut opéré une fois pour toutes, au centre de l'histoire, et de l'histoire datée, repérée. L'Evangile se présente comme une « nouvelle », une annonce :

« C'est arrivé, c'est accompli, le salut est offert à tous parce qu'il a déjà été réalisé ! » Cela, c'est absolument unique. Cela n'existe pas ailleurs. Un grand spécialiste d'histoire des religions comme Mircea Eliade, l'a reconnu très nettement, avec une préparation dans le judaïsme. Dans l'Ancien Testament, avec l'exode, Dieu intervient dans l'histoire. Puis c'est, pleinement, son intervention que proclame l'Évangile. Ce premier trait différencie, radicalement, la foi chrétienne.

2. Un deuxième trait singulier est la gratuité du salut, qui s'obtient par la foi seule, et non par un système d'œuvres rituelles, morales, ou mystiques. Parce que le salut est tout opéré dans l'histoire, il est offert, gratuitement. La tradition catholique l'a oublié, à cause de cette repaganisation du christianisme, mais c'est ce qui a été dégagé tout à nouveau lors de la Réforme, pour le faire briller aux regards. Cela aussi est unique. On trouve pourtant une toute petite ressemblance dans une forme de bouddhisme, implantée au Japon : le bouddhisme Amida. Il prêche un salut sans les œuvres, par simple vœu de la personne qui reconnaît son incapacité et ses fautes. C'est assez frappant. Cela traduit l'aspiration du cœur humain des plus lucides, qui se rendent compte de l'impossibilité d'être sauvés. Cela en est arrivé au point que les missionnaires Jésuites, arrivés au Japon, ont dénoncé ce bouddhisme comme une hérésie luthérienne ! La différence, pourtant, est majeure, même entre cette forme de bouddhisme et la foi chrétienne. D'abord, on notera que le salut n'est pas par la foi, mais par le « vœu ». Il s'agit d'une sorte de promesse que l'on va bien agir. C'est bien différent ! Mais le point essentiel est de relever sur quoi se fonde cette démarche dans le bouddhisme Amida : une sorte d'indulgence divine, c'est tout ! Qu'en est-il alors de la sainteté de la divinité ? Dans la Bible seule un fondement est donné à la gratuité du salut : Dieu en a lui-même payé le prix, dans l'histoire, en accomplissant notre rédemption. Sans ce fondement, ce n'est pas correct. Toute justice n'est pas satisfaite. Dans le bouddhisme Amida, aucune œuvre de salut ne vient fonder la gratuité.

3. Le mal est une réalité éthique et non métaphysique. Ce thème me tient très à cœur, nous l'avons déjà évoqué. S'il peut y avoir un salut accompli, c'est que le mal est une réalité historique. Il correspond à un usage de sa liberté par l'homme. Il n'est pas une donnée première dans la création, comme d'avoir un corps. Si le mal était cela, ce n'est pas un événement qui permettrait de résoudre la question. La solution ne pourrait pas être une fois pour toute accomplie. Il faudrait se dépouiller de son corps, se détacher de tout multiple... Ce caractère éthique et non métaphysique du mal a bien des conséquences. L'une d'elles est que l'éthique et la religion ne peuvent pas être séparées. Le Dieu biblique ne veut rien d'autre que le bien, et le bien est la volonté du Dieu biblique. On ne peut pas séparer les deux. La plupart des religions les ont pourtant séparés, avec d'un côté la morale et de l'autre la religion. Le Dieu biblique est celui dont la volonté est justice. Dans l'Ancien Testament, Dieu avait rajouté, à titre provisoire, des purifications rituelles qui n'avaient rien à faire avec la morale : cela, justement, est abrogé dans le Nouveau Testament, où « tout est pur pour ceux qui sont purs. » On découvre ici une coïncidence parfaite de l'éthique et de la piété, du bien et de la volonté de Dieu.

4. Un quatrième trait est l'indépendance de Dieu par rapport au monde. Si l'on dit que le mal est dans la constitution même des choses, qu'il est un mal métaphysique, cela veut dire que l'on partage le monde entre un côté négatif et un côté divin. Dieu lui-même est une sorte de sommet du monde, mais il reste corrélatif du monde, il n'est pas indépendant du monde. Cela correspond à l'idolâtrie, où le sens de Dieu se porte sur un élément ou un aspect du monde, qui est idolâtré, absolutisé. Le Dieu biblique est le seul qui est totalement indépendant du monde. Dans le dualisme, Dieu n'est pas indépendant du monde, il est lié par l'opposition dualiste elle-même. Le seul Dieu qui soit distinct du monde, et sans dualisme, donc vraiment indépendant et Seigneur du monde, est le Dieu biblique. On peut montrer, aussi, qu'il ne peut l'être que parce qu'il est Trinité. Cela encore est une originalité radicale : une vraie trinité, comme elle est enseignée dans la Bible, n'existe nulle part ailleurs.

5. Un autre point, moins intimement lié aux précédents, est la capacité de la foi chrétienne à accentuer à la fois l'universel et l'individuel. On trouve ailleurs la volonté de maintenir à la fois l'universalité et l'individualité, mais souvent on n'y arrive pas : on verse d'un côté ou de l'autre. Il y

a, sur ce plan, une « réussite » de l'Écriture dans ce domaine absolument remarquable. On pense, en particulier à Jésus, second Adam.

On pourrait chercher d'autres traits spécifiques. Mais ceux que nous avons relevés, et qui sont si étroitement associés, montrent que le christianisme est ce qu'aucun homme, même au plus habile de ses capacités d'invention, n'a réussi à imaginer. Il transcende absolument toute capacité et toute intelligence créaturelles. Il peut donc à bon droit réclamer notre adhésion entière et notre engagement total.

Henri Blocher